Olivier Chartier

Les Ombres de Boufarik

récit

Est-il un ange ou un démon, celui qui vit dans ma mémoire ?

Flammarion

Extrait de la publication

Les Ombres de Boufarik

Olivier Chartier

Arnaud Février © Flammarion

« Ainsi, mes souvenirs reconstitués ne sont qu'illusion. J'aurai beau m'efforcer de faire vivre l'Algérie de Mamie, la réalité m'échappera toujours. Les traces se sont effacées, gommées par les ans, par la vie sans cesse réinventée. Alger se refuse à moi. Tel un mirage, elle se dérobe quand je crois la tenir. »

Comment peut-on se sentir pied-noir en étant né après l'indépendance de l'Algérie ? Tiraillé par cette interrogation, Olivier Chartier part sur les traces de son arrière-grand-père, Amédée Froger, maire de Boufarik assassiné en 1956. De Paris à Boufarik, il va découvrir une réalité différente du mythe érigé par sa famille. Qui était Amédée ? Qui l'a tué ? Est-ce vraiment le FLN ?

À travers ce récit se pose la question de la transmission de la mémoire et, au-delà, la recherche du paradis perdu de l'enfance.

Olivier Chartier est journaliste. Les Ombres de Boufarik *est son premier livre.*

editions.flammarion.com Flammarion

10-II P Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

Les Ombres de Boufarik

Extrait de la publication

Olivier Chartier

Les Ombres de Boufarik

récit

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3188-7

À Gaby Froger, ma grand-mère

À Camille et Constance, mes enfants

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ils éprouvaient ainsi la souffrance profonde de tous les prisonniers et de tous les exilés qui est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien.

Albert Camus, *La Peste*

Et c'est un drôle d'exil d'être exilé de son enfance.

Antoine de Saint-Exupéry, *Carnets*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

C'était la fin de l'automne 1996. Le ciel était bleu, presque transparent ; une lumière dorée éclairait Paris. Pour la première fois depuis longtemps, j'entrais dans la petite église de la rue de l'Assomption, celle où j'accompagnais ma grand-mère le dimanche. Une foule chuchotante de cousins, d'oncles et de tantes en lunettes noires s'embrassait sur le parvis.

Devant l'autel, au milieu de la nef, allongée dans son cercueil de bois blond, Mamie attendait sa dernière messe. Des flots de soleil coulaient des vitraux, révélant d'invisibles poussières en suspension. Je ne me souviens pas des mots du curé. Sans doute a-t-il prêché la résignation, la résurrection et la vie éternelle. Par faiblesse autant que par orgueil, moi qui n'ai pas la foi, j'avais accepté de lire un texte de Péguy : « Je ne suis pas mort. Je suis là, de l'autre côté… » Je l'ai lu avec émotion. Pourtant je n'en croyais pas un mot. Mamie était morte. Je ne crois pas à la vie éternelle, pas à l'Enfer, pas davantage au

Paradis. Je crois au souvenir. La vie après la mort n'existe que dans la mémoire de ceux qui vous ont aimé.

La veille, nous nous étions donné rendez-vous, ma sœur et moi, devant le funérarium. Depuis des mois Mamie dépérissait dans un hôpital gériatrique, où Alzheimer lui grignotait petit à petit mémoire, joie de vivre et appétit. On en venait à souhaiter la fin de cette humiliation. C'était un choc pourtant. Sandrine s'est approchée du cercueil ouvert. Je l'ai suivie. Mamie portait un gilet de laine bleu marine pardessus un chemisier blanc. Ses lèvres étaient entrouvertes en un sourire pincé. Sa peau de cire n'aspirait plus aux baisers. J'ai effleuré sa main glacée. C'était la première fois que je touchais la mort.

Mamie avait été le phare de notre enfance, un amer rassurant autour duquel naviguer. Sa lumière éteinte me jetait dans le monde adulte. J'avais trente ans.

Extrait de la publication

II

Je me souviens des teintes presque pures. Blanc de zinc et jaune cadmium, ocre jaune et jaune de Naples pour les ombres, bleu saphir pour la mer. Les coups de couteau du peintre avaient levé des vaguelettes de gouache. On devinait sa frénésie, ses mains portées par l'urgence. De plus près, chaque sillon, chaque gouttelette de matière séchée témoignait de la vitalité de la toile. Je la voyais frissonner sous le Sirocco. Un paysage en mouvement s'offrait à mes yeux d'enfant.

C'était le port d'Alger. Alger-la-Blanche, disaient les manuels de géographie d'avant 62. En bas, sur les quais, des piles de ballots tout juste débarqués, des pyramides de tonneaux à l'embarquement, pleins de ce vin d'Algérie qui allait donner du coffre aux meilleurs bordeaux. De hautes arcades reliaient les bassins aux immeubles immaculés dominant la scène. Tournée vers la métropole, Alger l'Européenne toisait la mer, surveillait son commerce. Moi, j'admirais la ville sans me lasser. Elle était là, plus

Extrait de la publication

vivante que la rue derrière les rideaux. Ses couleurs m'éclairent encore, aveuglantes comme la lumière de midi sur une plage de Méditerranée. J'avais cinq ans, six ans, sept ans, dix ans… Et chaque dimanche après le déjeuner familial j'y cherchais la brûlure du soleil, des éclats de voix, des rires puissants, des parfums d'épices mêlés à l'huile chaude et au mazout. Pendue à un clou, cette fenêtre ouvrait sur une enfance qui n'était pas la mienne. Les éclats de couleur m'emmenaient loin des squares et des pigeons de Paris, vers un monde insouciant.

Dans mes souvenirs, ce passage secret trônait chez ma grand-mère au-dessus d'une commode marquetée pansue comme une caravelle. Face à lui, deux hautes fenêtres voilées filtraient une lumière du nord affadie encore par la rue étroite. Mamie habitait Paris, au quatrième étage d'un immeuble haussmannien noirci par la pollution. Quand nous montions, la cabine vitrée en bois verni de l'ascenseur gémissait à chaque étage et j'étais devenu expert pour la bloquer en ouvrant un battant de la porte à mi-palier.

Dans l'entrée, une fenêtre en vitrail diffusait la lumière sale d'une courette. À gauche, le salon et la chambre de Mamie, avec son étroit lit Empire bourré d'édredons. À droite, un long couloir desservait la cuisine et deux chambres où mes cousins de province trouvaient refuge le temps de leurs études. J'y avais vécu mes premiers mois, alors que mon grand-père, pour l'amour duquel elle avait quitté son Algérie natale, mourait à l'autre bout de l'appartement. Mes rires et mes pleurs avaient aidé Mamie à étouffer sa douleur.

Depuis la mort de son mari, elle tenait table ouverte tous les dimanches et nous nous retrouvions, cousins cousines oncles et tantes autour du poulet à l'estragon, du gigot ou, les jours de fête, du couscous. On s'asseyait par génération. Mamie présidait, sous le vaisselier, entourée de ses deux fils et de sa fille ; brus, gendres et cousins plus âgés décoraient le centre de la table, dont les enfants occupaient l'extrémité, devant une jardinière de bois sombre qui masquait la lumière du bow-window. Le peu qui perçait semblait comme absorbé par une imposante armoire normande et une tapisserie aux couleurs fanées, et quelles que soient l'heure et la saison, nous allumions le lustre de cristal qui tintait doucement sous le pas des voisins du dessus. Nous étions bien dans ce cocon. Les adultes parlaient de vins et de Giscard, du péril mitterrandien et du *Petit Rapporteur*. Entre les plats, je me glissais sous la table pour attacher entre eux leurs lacets. Mes oncles faisaient semblant de ne s'apercevoir de rien avant de feindre une terrifiante colère.

En attendant le dessert, Mamie m'autorisait à quitter la table. J'allais m'inventer des coffres aux trésors dans le cagibi de la cuisine où l'on reléguait les balais pelés. J'ouvrais les portes grinçantes des grandes armoires pour respirer l'odeur d'antimites mêlée au parfum acide du fixateur des photos anciennes. Juché sur un tabouret, je sortais du haut d'un placard un vieil uniforme kaki que j'essayais devant la glace de la salle de bains. À l'heure du café, le canard qu'on me consentait laissait dans ma bouche le goût d'un sucre amer. Puis, à califourchon

sur l'accoudoir d'un fauteuil rapporté d'Alger, je regardais d'un œil *L'École des fans*, bercé par le brouhaha des adultes. Ces souvenirs sont parmi les plus lumineux de ma jeunesse. Les dimanches rue du Ranelagh scandaient le temps infini de l'enfance, marquant la mesure de leur tempo chaleureux.

Mais pour ce qui est du tableau d'Alger dans le salon, mes souvenirs me trompent : là où je le vois, m'a-t-on assuré, pendait le paysage gris et garance d'une grève normande où de jeunes élégantes à ombrelles se protégeaient d'un soleil absent. Mon tableau était accroché ailleurs. Tant pis. Dans mon histoire, il illuminait le salon, et la vérité de ma mémoire vaut bien la réalité des faits.

L'exil avait déposé partout de ces bois flottés polis par le temps. Ici un pot en cuivre étamé, là une lampe ornée d'une calligraphie arabe que personne ne savait déchiffrer, la photo en noir et blanc du chien Chocolat dans la cour d'une maison nommée Zémouri, un tapis berbère élimé relégué dans une chambre d'amis, un poignard courbe ouvragé en guise de coupe-papier, un éternel tube de harissa entamé dans le frigidaire et, au-dessus de la cheminée, un bas-relief de bronze sur lequel un Européen assis soignait l'œil d'un homme en gandoura accroupi. On glissait les factures derrière cet hymne à « l'œuvre civilisatrice de la France », modèle du « monument aux colons » de Boufarik, ce gros bourg agricole qu'on disait « perle de la Mitidja ». Sur les photos de famille aux bords crénelés, moustachus en costume sombre, garçonnets en marins et petites filles en robes à smocks posaient devant des

Extrait de la publication

bougainvillées sous un ciel sans nuages zébré de palmiers. Ces vagues africaines avaient poussé leur écume jusqu'au tréfonds des placards de la maison de Saint-Lunaire, dans cette Bretagne où la famille fuyait les canicules du Maghreb. Deux couscoussiers géants y espèrent toujours les jours de fête.

Aucune ostentation dans ces souvenirs. Ma grand-mère n'avait pas transformé son appartement parisien en musée du pays natal. Ni vitrines, ni reliques sacrées. Elle ne faisait pas de l'Algérie une obsession, un ressassement permanent, une revendication. L'Algérie était l'évidence. Bibelots, photos et tableaux se contentaient d'exister, simplement, parmi d'autres empreintes, d'autres souvenirs moins ensoleillés devant lesquels je n'ai jamais rêvé. Ils étaient la réalité tranquille de sa vie, sa naissance à Alger, son enfance sous le soleil d'Afrique, puis son mariage et son départ en métropole, dans les années 30.

À la longue Paris avait dissous son accent. Sans doute s'était-elle évertuée à le gommer : j'imagine qu'il n'était pas de bon ton dans la bourgeoisie française de l'entre-deux-guerres d'afficher une naissance trop exotique. On l'appelait Gabrielle, ou Mamie, mais pour tous les cousins rapatriés en 1962 elle restait Gaby, le *y* modulé flottant au vent. Lorsqu'elle s'entendait interpeller ainsi, son accent tentait des percées. La petite fille qui, à quatre ans, distinguait la sirène du *Timgad* de celle du *Charles-Roux* à leur entrée en rade d'Alger revivait. Alors, le parler de France laissait échapper quelques éclats de sa vraie voix au hasard d'une intonation. Des syllabes trop accentuées, d'autres un peu traînantes, les « r »

Extrait de la publication

comme des *jotas*, les accents toniques baladeurs, ses mains qui volaient, sa voix plus puissante que nécessaire lui redonnaient son identité. La France se moque de cet accent. Oui, mais c'était l'accent des grandes réunions de famille, celles qui rassemblaient les cousins d'Algérie ; celles où l'on parlait fort, où l'on se disputait pour le plaisir, où chacun jouait son propre rôle dans une pièce sans cesse répétée. Une manière d'arrondir le discours, d'émousser les mots, un faux nez. L'accent du cocon, du cercle ; l'accent originel.

J'écoutais ma grand-mère me raconter son enfance en caressant ce fanon de peau douce et fraîche qui chez les personnes âgées pend sous le bras. Ses récits faisaient de l'Algérie un vaste théâtre peuplé de caractères excessifs, animé d'homériques disputes et de franches rigolades. Le canular de mon arrière-grand-père Amédée invitant tout l'orchestre d'Alger à dîner chez son voisin de palier sous prétexte d'un repas musical ne se conçoit qu'avec l'accent. La Mitidja était devenue mon jardin secret, les Aurès ma forêt de Brocéliande. Je sentais l'odeur des orangers, la chaleur du sable sur la plage de Sidi-Ferruch. Je jouais avec Mamie dans le figuier où elle construisait ses cabanes. La rivière aux singes m'était aussi familière que le royaume de Babar, et les aventures du chauffeur d'Amédée, le distrait Zaoui, me faisaient rire aux larmes, comme les facéties de ma grand-tante Madeleine, qui posait sa crotte sous la table pour se venger de Dieu sait quelle punition d'enfant.

Extrait de la publication

Certaines anecdotes traversent les générations, et mes enfants apprendront à dire « Georges est venu » pour « essuie-toi la bouche », phrase codée que ma grand-mère tenait de sa propre grand-mère : celle-ci avait estimé convenable cette information anodine – le passage du jardinier – pour signaler à son mari ses favoris dégoulinants de potage. Personne n'était dupe de ce renseignement ancillaire qui s'est ainsi transmis comme un affectueux pied de nez à l'ancêtre. Ils apprendront aussi à dire chouchouka pour ratatouille ou marga pour bouillon… Mots d'arabe entrés dans la famille par la porte de service, qui témoignent aujourd'hui de son identité. Quant à la pièce de jeu dans la maison familiale bretonne, elle porte toujours le nom de Zémouri que lui avait donné Mamie en mémoire de sa propre enfance, même si, trois générations plus tard, les plus jeunes ont oublié l'origine de ce mot.

Nous étions pieds-noirs, oui. Même moi, né après l'indépendance de l'Algérie, même si j'ai attendu d'être père pour mettre les pieds sur cette terre à laquelle me rattachent des souvenirs qui ne sont pas les miens. Je suis pied-noir, au nom d'un tableau et de l'enfance de ma grand-mère.

Extrait de la publication

III

Le bonheur apporté par Mamie à Paris dans ses malles de jeune mariée est longtemps resté sans tache. Elle vivait l'Algérie par procuration : parents, sœurs, beaux-frères, cousins, la famille restait là-bas. Elle en était un bras tendu par-delà la mer.

Un pas de deux au-dessus de la Méditerranée rythmait les saisons. L'hiver, les Parisiens descendaient se chauffer au soleil. L'été, les Algérois montaient prendre le frais à Saint-Lunaire. Les voyages étaient une aventure. Vingt heures de traversée nauséeuse jusqu'à Sète ou Marseille, avant que l'hydravion rapproche les rives en quatre heures d'un vol agité. La nuit à l'hôtel « Louvre et paix » sur la Canebière. Puis il fallait remonter la France en train : Marseille, Paris, Rennes, Dinan, Dinard. Enfin, le car pour Saint-Lunaire. Trois jours pendant lesquels mon arrière-grand-mère gardait son chapeau sur la tête et sur les genoux son sac avec l'indispensable bougie contre les pannes d'électricité ainsi qu'une

Extrait de la publication

N°édition : L.01ELJN000284.N001
Dépôt légal : février 2010

Extrait de la publication